

CHAPITRE 1

Le rêve manufacturé : une nation qui s'est prise pour une mission

1.1 La « city upon a hill » : naissance d'un imaginaire providentiel

Au commencement, il y a une colline. Pas une montagne sacrée, pas un territoire vierge, pas même une nation encore constituée. Une image. Une formule. Une ville placée en hauteur, visible de tous, chargée d'être exemplaire sous le regard du monde et de Dieu. La « city upon a hill », évoquée par John Winthrop en 1630 devant des colons puritains en route vers la Nouvelle-Angleterre, n'est pas seulement une belle phrase de prédicateur avec le menton levé vers le ciel. Elle est l'un des premiers noyaux narratifs de ce qui deviendra l'imaginaire américain : l'idée qu'un groupe humain ne part pas seulement fonder une colonie, mais accomplir une mission.

Dans cette vision puritaine, l'installation en Amérique n'est pas un simple déplacement géographique. Elle devient une épreuve morale. Il ne s'agit pas seulement de survivre à l'hiver, de bâtir des maisons, de cultiver une terre difficile, d'organiser des règles communes. Il s'agit de prouver quelque chose. À Dieu, aux autres peuples, à soi-même. La communauté doit être un modèle, un signe, une démonstration vivante. Dès l'origine, l'Amérique anglo-puritaine ne se pense donc pas comme un lieu banal. Elle s' imagine comme une scène. Et une scène, par définition, suppose toujours un public.

Ce détail est essentiel, parce qu'il installe une logique qui ne quittera jamais vraiment les États-Unis : le pays ne se contente pas d'exister, il doit signifier. Il ne vit pas seulement son histoire, il l'interprète comme une vocation. La politique américaine naît ainsi dans une tension étrange entre pragmatisme brutal et surplomb moral. Il faut défricher, commercer, construire, combattre, conquérir, mais toujours avec une justification supérieure en arrière-plan. La terre devient mission. La communauté devient exemple. Le pouvoir devient responsabilité sacrée. Et quand une nation apprend à se raconter comme un instrument de providence, elle développe très vite une tolérance remarquable pour ses propres contradictions.

La « city upon a hill » n'est pas restée prisonnière des sermons puritains. Elle a traversé les siècles, changé de vocabulaire, perdu parfois son apparence explicitement religieuse, mais pas sa structure. Les présidents américains l'ont reprise, adaptée, recyclée, parfois jusqu'à l'usure. John F. Kennedy, Ronald Reagan, Barack Obama et d'autres ont puisé

dans cette imagerie de la nation exemplaire, visible, attendue, appelée à guider. La formule fonctionne parce qu'elle permet de transformer un pays en symbole. Elle ne dit pas seulement : nous sommes puissants. Elle dit : notre puissance a un sens. C'est plus élégant, plus mobilisateur, et nettement plus dangereux.

Cette matrice religieuse continue d'irriguer le patriotisme américain. Le drapeau n'y est pas un simple emblème administratif. Il est traité comme un objet de révérence. Le serment d'allégeance récité par des enfants dans les écoles n'est pas une formalité neutre. Il habitue très tôt à confondre appartenance nationale et geste quasi liturgique. Les discours politiques, même lorsqu'ils parlent d'économie, de sécurité ou de politique étrangère, baignent régulièrement dans un vocabulaire moral : bénédiction, destin, liberté, mal, tyrannie, sacrifice, mission, peuple choisi par l'histoire. La religion explicite peut varier selon les époques et les présidents, mais la structure sacrale demeure. L'Amérique ne se présente pas seulement comme une démocratie. Elle se présente souvent comme une promesse.

Ce patriotisme providentiel a un effet puissant sur la manière dont les États-Unis se regardent eux-mêmes. Une erreur politique peut y être reconnue, parfois. Une injustice peut y être débattue, souvent avec violence. Une guerre peut y devenir controversée. Mais l'idée profonde que le pays occupe une place particulière dans l'histoire reste étonnamment résistante. Même lorsque les Américains critiquent leur gouvernement, beaucoup le font au nom d'une Amérique supposée plus vraie, plus fidèle à elle-même, plus conforme à sa vocation originelle. Le problème ne serait pas le mythe, mais sa trahison. Le pays aurait dévié de sa promesse. Il faudrait le ramener à sa lumière première. C'est très efficace : le mythe survit même à ses preuves contraires, puisqu'il suffit de dire que le réel n'était pas à la hauteur du rêve.

La politique étrangère américaine hérite directement de ce regard. Lorsqu'un pays se pense comme modèle moral, il ne voit pas ses interventions comme de simples actes de puissance. Il les enveloppe dans un langage de libération, de stabilité, de défense des droits, de protection de la démocratie. La guerre devient mission. La pression économique devient responsabilité. L'ingérence devient aide. L'exportation d'un modèle devient service rendu à l'humanité. Bien sûr, les intérêts stratégiques, militaires, commerciaux et énergé-

tiques sont là, massifs, persistants, parfaitement matériels. Mais ils sont rarement présentés nus. On leur met une veste morale. Ça passe mieux devant les caméras.

C'est là que l'imaginaire providentiel devient politiquement redoutable. Un empire classique sait parfois qu'il domine. Il peut mentir, mais il n'a pas toujours besoin de croire à son propre mensonge. Les États-Unis, eux, ont souvent cette particularité de mêler intérêt et conviction. Ils peuvent défendre leurs marchés, leurs routes maritimes, leurs alliances militaires, leurs entreprises, leurs bases et leurs zones d'influence tout en se percevant sincèrement comme défenseurs d'un ordre supérieur. La force est alors moins vécue comme domination que comme obligation. Et rien n'est plus difficile à arrêter qu'une puissance persuadée que sa violence sert la liberté.

Cette logique s'étend aussi à l'intérieur du pays. La pauvreté, la réussite, l'éducation, l'immigration, la citoyenneté, la loi, la propriété, l'arme, la frontière : tout peut être lu à travers cette matrice morale. Le bon citoyen est celui qui croit, travaille, s'élève, respecte le drapeau, défend sa famille, protège sa propriété, ne demande pas trop à l'État, remercie la nation et transforme ses obstacles en marchepieds. Ceux qui échouent dérangent le récit. Les pauvres, les exclus, les prisonniers, les peuples autochtones, les descendants d'esclaves, les migrants rejetés, les malades ruinés par les factures médicales ne sont pas seulement des victimes sociales. Ils sont des objections vivantes à la colline lumineuse.

Pourtant, cette colline continue de briller. C'est peut-être cela, le vrai génie américain : avoir construit un récit capable d'absorber ses propres fissures. Les États-Unis peuvent reconnaître des crimes, produire des films critiques, enseigner des controverses, publier des enquêtes ravageuses, laisser des militants attaquer l'État en justice, tout en continuant à se vivre comme projet exceptionnel. La critique devient même parfois une preuve de grandeur : voyez comme nous sommes libres, puisque nous pouvons dénoncer nos propres défauts. Le système transforme ainsi une partie de sa contestation en argument de légitimité. Belle pirouette. Presque sportive.

La « city upon a hill » n'est donc pas un souvenir poussiéreux coincé dans les manuels. Elle est une structure mentale encore active. Elle explique pourquoi les États-Unis fascinent autant qu'ils irritent. Ils ne disent pas seulement : nous sommes riches, puissants, armés, influents. Ils disent : nous sommes porteurs d'un sens. Cette prétention peut inspirer, mobiliser, créer de vraies audaces. Elle peut aussi aveugler, justifier, écraser. Une na-

tion qui se croit observée par le monde peut chercher à s'élever. Elle peut aussi confondre sa hauteur avec un droit de regard sur tous les autres.

Et c'est à partir de cette hauteur imaginaire que se déploie l'un des grands ressorts du récit américain : l'exceptionnalisme. Si l'Amérique est une ville sur la colline, alors elle n'est pas seulement un pays parmi les pays. Elle est un exemple, une preuve, un destin. La suite de l'histoire américaine se chargera de transformer cette intuition religieuse en doctrine nationale, puis en langage géopolitique. Le sermon deviendra stratégie. La colline deviendra empire.

1.2 L'exceptionnalisme américain : croire qu'on n'est jamais un pays comme les autres

L'exceptionnalisme américain commence par une idée séduisante : les États-Unis ne seraient pas nés comme les autres nations. Ils ne seraient pas le produit d'une dynastie, d'une vieille monarchie, d'un peuple enraciné depuis des siècles sur le même territoire, d'un empire continental lentement consolidé par les guerres féodales et les mariages de cour. Ils seraient nés d'un projet. Une république nouvelle, fondée sur des principes, écrite dans des textes, affirmée par une révolution, portée par l'idée que le pouvoir devait venir du peuple et non d'un roi oint par la tradition. À première vue, l'histoire est belle. Suffisamment belle, en tout cas, pour que le pays ait passé deux siècles à la répéter avec l'assurance d'un vendeur qui connaît parfaitement son produit.

Cette naissance politique donne aux États-Unis un sentiment particulier : celui de ne pas être simplement une nation, mais une expérience. Une expérience démocratique, constitutionnelle, territoriale, économique, religieuse, sociale. Le pays ne se raconte pas comme une continuité, mais comme une rupture. Il aurait échappé au vieux monde, à ses aristocraties, à ses hiérarchies figées, à ses guerres de succession, à ses Églises étouffantes, à ses privilèges hérités. L'Amérique serait l'espace du recommencement. La page neuve. Le lieu où l'individu peut être autre chose que le produit de sa naissance. Ce récit a une puissance immense, surtout pour des millions de migrants venus de sociétés où l'origine sociale, religieuse ou ethnique pesait comme une condamnation.

Mais cette page neuve avait déjà du texte écrit dessus. Elle était habitée. Elle était traversée de nations autochtones, de langues, de cultures, de territoires, de systèmes politiques, de spiritualités, d'échanges, de mémoires. La grande prestidigitation de l'exceptionnalisme américain consiste précisément à présenter la fondation du pays comme une naissance morale, tout en reléguant les violences nécessaires à cette naissance dans les marges du récit. Pour se penser comme commencement, il faut souvent effacer ce qui précédait. L'Amérique n'a pas découvert un vide. Elle a produit un vide narratif là où existaient des peuples. C'est plus pratique pour planter un drapeau.

L'exceptionnalisme américain s'est ensuite nourri de l'immensité territoriale. À mesure que la jeune république avançait vers l'Ouest, le territoire devenait preuve de destin. Les plaines, les montagnes, les fleuves, les côtes, les forêts, les déserts : tout semblait confirmer l'idée d'un pays appelé à se déployer. La géographie devenait théologie politique. Le continent n'était plus seulement un espace, mais une promesse. Le vocabulaire du « destin manifeste » a cristallisé cette conviction : les États-Unis auraient vocation à s'étendre d'un océan à l'autre, à porter la civilisation, la propriété, la foi, le commerce et la démocratie sur des terres décrites comme sous-utilisées, sauvages ou en attente d'accomplissement.

Cette expansion n'a pas été une promenade philosophique avec bottes en cuir et regard vers l'horizon. Elle a impliqué guerres, expulsions, massacres, traités rompus, annexions, spoliations, déplacements forcés et intégration brutale de territoires. Mais l'exceptionnalisme permet précisément de rendre la violence compatible avec la vertu. Conquérir devient accomplir. Déposséder devient développer. Imposer devient libérer. Quand une nation croit agir au nom d'un principe supérieur, elle peut commettre des actes très ordinaires de domination tout en les enveloppant dans un vocabulaire de mission. L'histoire américaine n'a pas inventé ce mécanisme, mais elle l'a perfectionné avec un talent publicitaire remarquable.

La démocratie neuve joue également un rôle central dans cette croyance. Les États-Unis se sont très tôt présentés comme le laboratoire d'un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. Cette formule, devenue presque sacrée, a façonné l'image mondiale du pays. Elle porte une vérité partielle : les institutions américaines ont effectivement représenté une rupture historique majeure avec certains modèles monarchiques et impériaux européens. Mais l'universel proclamé était, dès le départ, très sélectif. Les

femmes, les esclaves, les peuples autochtones, les pauvres, les non-propriétaires, de nombreux migrants, puis diverses minorités, ont été exclus ou limités dans l'accès concret aux droits. La démocratie était réelle, mais partielle. Le problème, c'est qu'elle se racontait déjà comme universelle.

Ce décalage entre principe et accès deviendra l'une des grandes constantes américaines. Le pays proclame haut ce qu'il applique de manière inégale. Il annonce des droits généraux, puis organise des conditions particulières. Il écrit « liberté », mais précise en petits caractères qui peut l'exercer sans risquer sa peau, son travail, son logement ou sa citoyenneté. C'est ici que l'exceptionnalisme devient une machine à double fond. Il permet aux États-Unis de se penser comme modèle, même lorsque des millions d'habitants vivent à l'écart du modèle. L'idéal est toujours disponible pour le discours. Le réel, lui, doit patienter dans la file d'attente administrative.

L'exceptionnalisme repose aussi sur une conviction morale : l'Amérique ne serait pas seulement différente, elle serait meilleure dans son intention profonde. Même quand elle se trompe, elle se tromperait au nom d'un idéal. Même quand elle intervient, elle le ferait pour protéger. Même quand elle domine, ce serait pour stabiliser. Même quand elle impose ses intérêts, ils seraient compatibles avec le bien commun mondial. Ce genre de croyance est très commode. Elle transforme les erreurs en maladresses, les échecs en tragédies, les crimes en dérapages, les guerres en dilemmes. L'intention supposée vient laver l'acte. À ce niveau-là, ce n'est plus de la politique étrangère. C'est une lessive morale.

Cette croyance irrigue profondément la manière dont les États-Unis s'adressent au monde. Beaucoup de puissances défendent leurs intérêts ; les États-Unis les présentent souvent comme des principes. Beaucoup de pays cherchent à étendre leur influence ; les États-Unis parlent de leadership. Beaucoup d'États pratiquent la *realpolitik* ; les États-Unis préfèrent la rhétorique de la liberté. Cela ne signifie pas que cette rhétorique soit toujours fausse ou cynique. Elle peut être sincère. C'est justement ce qui la rend plus complexe. Une partie des responsables américains croient réellement que leur modèle est préférable, que leur système mérite d'être défendu, que leur puissance protège un ordre mondial moins mauvais que d'autres. Le problème n'est pas seulement le mensonge. C'est la certitude.

Cette certitude a des effets très concrets. Elle autorise une forme d'asymétrie morale permanente. Les États-Unis peuvent se réserver le droit d'intervenir, de sanctionner, de

juger, de classer les pays entre démocraties et régimes hostiles, de décider quels alliés autoritaires sont fréquentables et quels ennemis doivent être isolés. L'exceptionnalisme fonctionne comme une juridiction mentale : les règles sont universelles, mais leur interprète principal se situe au-dessus du lot. Une nation ordinaire qui pratique ce double standard s'expose à l'accusation d'hypocrisie. Une nation exceptionnelle appelle cela responsabilité.

À l'intérieur du pays, cette croyance produit aussi une difficulté majeure à penser le déclin, l'échec ou la crise. Si l'Amérique est une expérience unique, comment admettre qu'elle puisse se bloquer ? Si elle est un modèle, comment reconnaître que certaines démocraties protègent mieux leurs citoyens dans des domaines essentiels ? Si elle est le pays de la mobilité sociale, comment regarder en face la reproduction des inégalités ? Si elle est le pays de la liberté, comment expliquer la surveillance, l'incarcération massive, la dépendance médicale, les dettes étudiantes, la précarité de millions de travailleurs ? L'exceptionnalisme ne rend pas seulement arrogant. Il rend parfois aveugle aux comparaisons.

Il faut pourtant éviter une erreur : croire que tous les Américains adhèrent naïvement à ce récit. Les États-Unis sont aussi un pays d'autocritique radicale. Les voix qui contestent l'exceptionnalisme y sont nombreuses, puissantes, documentées. Des historiens, des écrivains, des militants autochtones, noirs, féministes, ouvriers, écologistes, pacifistes, libertariens, conservateurs dissidents ou progressistes ont constamment attaqué la mythologie nationale. Mais cette contestation est elle-même intégrée dans le drame américain. Elle ne détruit pas toujours le récit ; elle lui donne parfois une profondeur supplémentaire. Le pays peut dire : nous sommes grands parce que nous pouvons nous critiquer. Et le mythe, encore une fois, ressort par la porte de secours.

L'exceptionnalisme américain n'est donc pas une simple prétention nationale. C'est une infrastructure mentale. Il organise la manière dont le pays se voit, se justifie, intervient, échoue, se relève, se vend et se pardonne. Il permet d'associer liberté et conquête, démocratie et exclusion, puissance et morale, marché et vertu, technologie et salut. Il donne aux États-Unis une capacité rare : transformer leurs intérêts en langage universel. Beaucoup de pays aimeraient avoir ce talent. La plupart doivent se contenter de défendre leurs intérêts avec la discrétion d'un voleur de vélos sous vidéosurveillance.

Mais un récit national, même puissant, ne suffit pas à conquérir l'imaginaire mondial. Il faut des relais, des images, des sons, des objets, des stars, des marques, des plateformes. Il faut que l'exception devienne désirable. Il faut que le monde ne se contente pas de comprendre l'Amérique, mais qu'il veuille en porter un morceau sur lui, dans sa poche, sur son écran, dans son vocabulaire, dans ses rêves. C'est ici qu'entre en scène la grande usine américaine du désir.

1.3 Hollywood, Coca-Cola, campus et Silicon Valley : l'usine à désir

Les empires anciens envoyaient des armées, des administrateurs, des missionnaires, des marchands. Les États-Unis ont envoyé tout cela, bien sûr, mais ils ont ajouté quelque chose de plus subtil : des images. Des images de liberté, de jeunesse, de puissance, d'amour, de rébellion, de consommation, de réussite. Le soft power américain ne fonctionne pas seulement parce qu'il impose une culture. Il fonctionne parce qu'il donne envie d'y participer. Il ne dit pas au monde : obéis. Il lui murmure : regarde comme ce serait beau d'être un peu nous. C'est beaucoup plus efficace. La contrainte fatigue. Le désir travaille gratuitement.

Hollywood a été l'une des grandes matrices de cette séduction. Pendant plus d'un siècle, le cinéma américain a façonné l'imaginaire mondial avec une régularité industrielle. Il a donné des visages à la liberté, à l'aventure, à la romance, à la justice, à la virilité, à la ville moderne, à la réussite, à la catastrophe, à l'apocalypse même. Le monde a appris à reconnaître une poursuite en voiture, un baiser sous la pluie, un héros solitaire, un adolescent rebelle, un président courageux, un soldat traumatisé mais noble, un avocat qui sauve la vérité, un journaliste qui révèle un scandale. Hollywood n'a pas seulement raconté l'Amérique. Il a appris à la planète comment ressentir l'Amérique.

Ce cinéma a souvent montré un pays plus beau, plus cohérent, plus héroïque que le réel. Même lorsqu'il critique, il garde généralement une porte de sortie morale. Le système peut être corrompu, mais un individu juste résiste. L'armée peut avoir commis des erreurs, mais le soldat reste digne. La police peut déraiser, mais le bon flic existe. La justice peut

être lente, mais la vérité finit par avoir une chance. Cette structure narrative est capitale. Elle permet de montrer les fissures sans effondrer la maison. Le spectateur sort troublé, parfois indigné, mais rarement privé de toute foi dans la possibilité américaine. Hollywood sait vendre la critique sans casser complètement la marchandise. On appelle ça du génie industriel. Ou de la chirurgie esthétique appliquée à la conscience politique.

Les marques ont prolongé ce travail dans la vie quotidienne. Coca-Cola, McDonald's, Levi's, Nike, Apple, Disney, Starbucks et tant d'autres ne sont pas de simples entreprises. Elles sont des fragments exportables du récit américain. Elles transforment un geste banal en participation symbolique. Boire, manger, marcher, téléphoner, s'habiller, regarder, travailler : chaque acte peut devenir compatible avec une esthétique américaine de la modernité. Le produit promet rarement seulement ce qu'il fait. Il promet ce qu'il signifie. Une canette peut évoquer la jeunesse. Une chaussure peut raconter le dépassement de soi. Un ordinateur peut suggérer la créativité libre. Un café trop cher peut donner l'impression d'appartenir à une classe mobile, connectée, occupée, importante. Le marketing est une forme de géopolitique qui sent le caramel et le plastique neuf.

La force de ces marques tient à leur capacité d'adaptation. Elles deviennent locales sans cesser d'être américaines. Elles traduisent leurs slogans, modifient leurs menus, ajustent leurs publicités, recrutent des visages nationaux, mais conservent la promesse centrale : accéder à une part du mode de vie américain. Cette promesse a pénétré des sociétés très différentes, parfois même hostiles à la politique étrangère américaine. On peut manifester contre Washington le matin et commander sur une plateforme américaine le soir. On peut dénoncer l'impérialisme culturel et regarder une série produite par un studio californien. Ce n'est pas forcément de l'hypocrisie individuelle. C'est la puissance d'un système qui sait rendre ses outils plus pratiques que les résistances qu'il suscite.

Les campus universitaires ont joué une autre partition dans cette usine à désir. Harvard, Yale, Stanford, Princeton, MIT, Columbia, Berkeley : ces noms circulent comme des mots de passe dans l'imaginaire mondial des élites. Ils évoquent la sélection, l'intelligence, le prestige, le réseau, l'accès aux lieux où le monde se décide. L'université américaine d'élite vend une double promesse : la connaissance et la position. Elle ne dit pas seulement : venez apprendre. Elle dit : venez entrer dans un circuit. Les familles riches du monde entier l'ont parfaitement compris, avec cette délicatesse universelle des classes dominantes lorsqu'il

s'agit de réserver l'ascenseur social à leurs enfants tout en expliquant que l'escalier reste ouvert à tous.

Ces campus participent au prestige américain parce qu'ils transforment la formation en expérience totale. Architecture, sport, fraternités, alumni, cérémonies, bibliothèques, merchandising, compétitions, discours de graduation, levées de fonds : tout y fabrique une appartenance. L'université devient communauté, marque, tremplin, décor de fiction, outil de reproduction sociale et vitrine du mérite. Même ceux qui critiquent les inégalités du système universitaire américain reconnaissent souvent sa puissance d'attraction. Le campus américain est devenu un théâtre mondial de l'ambition. On y entre pour apprendre, mais aussi pour être vu comme quelqu'un qui pourra compter.

La musique a, elle aussi, porté l'Amérique partout. Jazz, blues, rock, soul, hip-hop, country, pop, gospel, punk, grunge, R&B : les États-Unis ont produit des formes sonores qui racontent autant leurs fractures que leur créativité. Le paradoxe est immense. Certaines de ces musiques naissent de la douleur, de l'exploitation, de la ségrégation, de la colère, de l'exil intérieur, des quartiers marginalisés, puis deviennent des produits mondiaux, parfois récupérés par les industries qui savent transformer une révolte en bande-son pour publicité automobile. L'Amérique excelle dans cette alchimie étrange : produire de la contestation, puis vendre son esthétique. Même la colère finit par avoir un logo, une tournée sponsorisée et un placement en playlist.

La Silicon Valley a donné au soft power américain sa version la plus contemporaine. Là où Hollywood fabriquait des images, les plateformes fabriquent des environnements. Google organise l'accès au savoir. Meta structure des sociabilités. Apple dessine des gestes. Amazon reconfigure l'achat. Microsoft équipe le travail. Netflix, YouTube, Spotify, TikTok dans un autre registre non américain mais intégré à cette économie de l'attention mondialisée, transforment les habitudes culturelles. Les États-Unis ne se contentent plus d'exporter du contenu. Ils exportent les infrastructures à travers lesquelles une grande partie du monde voit, parle, achète, désire, travaille, se distrait, se compare et s'épuise.

Le récit de la Silicon Valley reprend les vieux motifs américains sous un emballage futuriste. Le garage remplace la cabane du pionnier. Le fondateur remplace le cow-boy. Le capital-risque remplace la ruée vers l'or. La disruption remplace la conquête de l'Ouest. L'application promet de résoudre ce que la politique ne parvient plus à traiter. La techno-

logie devient salut, les entrepreneurs deviennent prophètes, les investisseurs deviennent éclaireurs, les utilisateurs deviennent matière première en souriant devant les conditions générales. Ce n'est pas seulement une industrie. C'est une mythologie de remplacement, adaptée à un monde qui croit moins aux sermons mais beaucoup aux interfaces.

Ce soft power a quelque chose de profondément ambivalent. Il a ouvert des espaces, accéléré des échanges, rendu accessibles des œuvres, des savoirs, des collaborations, des mobilités, des formes d'expression. Il a permis à des voix marginales de circuler, à des diasporas de rester connectées, à des artistes de trouver un public, à des chercheurs de partager, à des individus isolés de se reconnaître. Mais il a aussi standardisé les imaginaires, imposé des formats, capté l'attention, transformé les émotions en données, les relations en métriques, les cultures en contenus, les révoltes en tendances. Le rêve américain numérique est une pièce lumineuse dont les murs se rapprochent doucement.

L'usine à désir américaine fonctionne donc par couches. Elle propose des films, des marques, des campus, des sons, des plateformes, des récits entrepreneuriaux, des gestes quotidiens. Elle ne demande pas toujours l'adhésion politique. Elle s'installe avant elle. On peut rejeter la guerre en Irak et aimer les films américains. On peut critiquer Wall Street et rêver de Stanford. On peut dénoncer la surveillance numérique et garder son smartphone comme une prothèse affective. L'Amérique a compris qu'une domination culturelle efficace ne force pas nécessairement l'amour. Elle rend l'alternative fatigante.

C'est pourquoi les États-Unis restent au centre de l'imaginaire mondial, même quand leur image politique se dégrade. La fascination ne tient pas seulement à leur puissance matérielle. Elle tient à leur capacité à transformer cette puissance en signes désirables. Le monde n'achète pas seulement américain parce que c'est disponible. Il achète américain parce qu'une partie du désir moderne a été formatée dans cette langue visuelle, sonore et technologique. Et au cœur de cette langue se trouve une figure centrale, presque sacrée : l'individu qui réussit par lui-même. Le self-made man. La grande fable morale qui permet à l'usine à désir de devenir aussi une usine à culpabilité.

1.4 Le self-made man : une fable utile pour culpabiliser les perdants

Le self-made man est l'un des personnages les plus résistants de la mythologie américaine. Il traverse les siècles en changeant de costume. Hier imprimeur ambitieux, pionnier, industriel, marchand, inventeur, magnat du rail ou de l'acier. Aujourd'hui fondateur de start-up, investisseur, influenceur, sportif devenu marque, enfant pauvre devenu patron, décrocheur universitaire devenu milliardaire. La structure reste identique : un individu parti de peu, animé par la volonté, le travail, l'audace, la discipline, finit par vaincre les obstacles et s'élever au-dessus de sa condition. L'histoire est simple, efficace, consolante. Trop simple, trop efficace, trop consolante pour être innocente.

Cette fable a une fonction positive évidente. Elle peut donner de l'élan. Elle peut pousser à ne pas se résigner. Elle peut rappeler que l'origine sociale ne détermine pas absolument toute trajectoire. Des personnes ont réellement changé de condition aux États-Unis. Des migrants ont construit des entreprises, des artistes ont émergé de quartiers pauvres, des chercheurs ont franchi des barrières, des militants ont modifié la loi, des familles ont progressé en une ou deux générations. Nier cela serait absurde. La mythologie américaine serait moins puissante si elle ne contenait aucune vérité. Le mensonge le plus solide est souvent celui qui s'appuie sur quelques exemples réels, bien éclairés, pendant que le reste de la scène reste dans l'ombre.

Le problème commence lorsque l'exception est vendue comme règle. Le self-made man ne raconte pas seulement qu'il est possible de réussir. Il suggère que chacun pourrait réussir s'il le voulait vraiment. Et cette nuance change tout. Si la réussite dépend essentiellement de la volonté individuelle, alors l'échec devient une faute personnelle. Le pauvre n'est plus seulement pauvre ; il est soupçonné d'avoir mal joué. Le malade ruiné n'est plus seulement victime d'un système de santé impitoyable ; il aurait dû mieux prévoir. L'étudiant écrasé par ses dettes n'est plus seulement pris dans une économie universitaire délirante ; il aurait dû choisir une filière rentable, une école moins chère, une vie moins risquée. Le travailleur précaire n'est plus exploité ; il manque d'ambition. C'est beau, la morale, quand elle sert à éviter la comptabilité.

La fable du self-made man transforme les structures en décors et les individus en seuls responsables de leur sort. Elle gomme l'héritage familial, les réseaux, la race, le genre, la santé, la géographie, la qualité de l'école, la sécurité du quartier, l'accès aux soins, la stabilité du logement, la présence d'un capital initial, les discriminations, les accidents de vie. Elle préfère raconter le moment où quelqu'un franchit la ligne d'arrivée plutôt que les conditions de départ. Or toute course sociale commence avant le premier pas. Certains naissent avec des chaussures, un entraîneur, une piste privée et des encouragements. D'autres commencent pieds nus dans un couloir plein de portes fermées. Dire ensuite que tout le monde avait sa chance relève moins de l'optimisme que de l'escroquerie narrative.

Cette mythologie s'accorde parfaitement avec le capitalisme américain. Elle lui donne une justification morale. La richesse devient la preuve visible du mérite. Le succès n'est plus seulement un résultat économique ; il devient un signe de vertu. Le milliardaire n'est pas uniquement quelqu'un qui possède beaucoup. Il devient visionnaire, bâtisseur, génie, exemple, parfois même sauveur. À l'inverse, la pauvreté se charge d'un soupçon moral. Dans un pays où le travail est sacralisé, celui qui ne s'en sort pas doit forcément avoir failli quelque part. Il n'a pas assez travaillé, pas assez économisé, pas assez anticipé, pas assez cru en lui, pas assez accepté de souffrir avec un sourire LinkedIn. La brutalité sociale est ainsi repeinte en pédagogie de la responsabilité.

Le self-made man fonctionne aussi comme un outil politique. Il permet de limiter la demande collective. Pourquoi financer massivement les services publics si chacun peut s'en sortir par son effort ? Pourquoi réguler les loyers si les gens peuvent déménager, se former, entreprendre ? Pourquoi rendre les soins accessibles si la prévoyance individuelle devrait suffire ? Pourquoi interroger la concentration des richesses si les milliardaires incarnent la réussite suprême ? La fable détourne l'attention des structures. Elle transforme les revendications sociales en excuses de perdants. Le citoyen ne demande plus : pourquoi le système produit-il autant de précarité ? Il se demande : qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

C'est l'un des grands coups de force psychologiques du modèle américain. Il intériorise la contrainte. Il pousse les individus à se gérer comme des entreprises, à optimiser leur temps, leur corps, leurs relations, leur image, leur formation, leur sommeil, leur colère, leur alimentation, leur employabilité. La vie devient un plan de croissance personnel. Même

la souffrance doit être convertie en récit inspirant. Si tu as échoué, transforme cela en leçon. Si tu es épuisé, appelle cela résilience. Si tu es pauvre, travaille ton mindset. Si tu es malade, lance une cagnotte avec une photo digne. L'époque adore les miracles individuels parce qu'ils lui évitent de financer des solutions collectives.

Les médias participent largement à cette mise en scène. Les biographies de fondateurs, les conférences de motivation, les interviews de milliardaires, les success stories virales, les émissions de business, les formats courts sur les « habitudes des gens qui réussissent » fabriquent un paysage mental où la réussite apparaît comme une méthode accessible. Se lever à cinq heures. Lire tant de livres. Prendre des douches froides. Investir tôt. Réseauter. Visualiser. Ne jamais abandonner. Tout cela peut avoir son utilité à l'échelle individuelle, évidemment. Mais présenté comme réponse à des inégalités structurelles, c'est du sparadrap posé sur une fracture ouverte, avec supplément coaching.

Cette fable est d'autant plus puissante qu'elle flatte aussi ceux qui ne réussissent pas encore. Elle leur permet de continuer à se penser comme des gagnants provisoirement retardés. Beaucoup de personnes dominées par le système ne se voient pas comme membres d'une classe exploitée, mais comme futurs bénéficiaires du même système. Elles ne veulent pas forcément changer la règle du jeu ; elles veulent gagner la partie. Le rêve américain tient parce qu'il transforme l'injustice présente en attente de promotion. Il murmure : supporte encore, travaille encore, crois encore, ton tour viendra. Et s'il ne vient pas, c'est que tu n'as pas assez bien joué. La maison gagne même quand le joueur perd.

Il serait pourtant trop facile de se moquer de ceux qui y croient. La croyance au self-made man répond à un besoin profond : ne pas se sentir condamné. Dans des sociétés rigides, héritées, bureaucratiques, saturées de barrières invisibles, l'idée américaine d'un recommencement possible a quelque chose de vital. Elle parle à ceux qui refusent que leur naissance décide de tout. Elle donne une énergie que les vieux systèmes sociaux ont souvent étouffée. Voilà pourquoi elle continue de séduire. Elle ne prospère pas seulement par manipulation. Elle prospère parce qu'elle répond à une faim réelle : la faim de mobilité, de dignité, de reconnaissance, de revanche sur l'origine.

Mais cette faim est exploitée. Et c'est là que la critique doit porter. Le problème n'est pas de croire qu'un individu peut agir sur sa vie. Le problème est de transformer cette vérité partielle en doctrine totale. Oui, des choix comptent. Oui, l'effort existe. Oui, la

discipline peut modifier des trajectoires. Mais aucun individu ne choisit seul la qualité de son école, l'état de son quartier, les préjugés qu'il subira, les maladies qui le frapperont, les licenciements qui tomberont, les loyers qui exploseront, les lois qui limiteront ses droits, les dettes nécessaires pour étudier, les soins qu'il pourra ou non payer. L'autonomie existe, mais elle n'annule pas la structure. Elle se débat dedans.

Le self-made man est donc une fable utile, mais pas pour ceux qu'elle prétend inspirer en priorité. Elle est surtout utile à un système qui a besoin de rendre supportable l'inégalité. Elle permet de montrer quelques ascensions spectaculaires pour éviter de regarder l'immobilité de masse. Elle permet de célébrer la réussite sans interroger ses conditions. Elle permet de culpabiliser les perdants sans appeler cela violence. Elle permet enfin de maintenir le rêve américain en circulation malgré ses échecs répétés. Un rêve n'a pas besoin d'être accessible à tous pour fonctionner. Il suffit que chacun puisse croire qu'il aurait pu y accéder.

C'est ce qui rend l'Amérique si difficile à rejeter complètement. Même ceux qui voient la mécanique peuvent rester sensibles à la promesse. Qui n'a jamais voulu recommencer ? Qui n'a jamais rêvé d'un lieu où l'origine pèse moins lourd ? Qui n'a jamais été tenté par l'idée qu'une vie peut bifurquer par courage, talent ou obstination ? Le rêve américain parle à cette part de nous. Puis il lui vend un abonnement, un prêt étudiant, une application de productivité et une morale du mérite. Le génie du système n'est pas de mentir à partir de rien. C'est de prendre un désir légitime et d'en faire une usine à consentement.

1.5 Fascination mondiale, rejet mondial : pourquoi l'Américain reste impossible à ignorer

Il existe peu de pays capables de provoquer simultanément autant d'admiration et d'agacement que les États-Unis. On les aime, on les déteste, on les copie, on les accuse, on les regarde, on les boycotte en utilisant leurs plateformes, on se moque de leur culture en consommant leurs séries, on dénonce leur impérialisme en parlant leur vocabulaire politique, économique et technologique. L'Amérique est partout, y compris dans les critiques qu'on lui adresse. C'est peut-être la forme ultime de la puissance culturelle : être

suffisamment présente pour devenir l'ennemi intime de ceux qui prétendent vous tenir à distance.

La fascination mondiale repose d'abord sur une force réelle. Les États-Unis concentrent une puissance militaire, financière, universitaire, technologique, médiatique et culturelle exceptionnelle. Le dollar structure encore une grande partie de l'économie mondiale. Les grandes universités attirent les élites internationales. Les entreprises numériques américaines organisent une part massive de la communication mondiale. Hollywood, les plateformes, la musique, le sport, les marques, les médias, les cabinets de conseil, les fondations et les think tanks diffusent des normes, des images, des méthodes, des formats. On peut contester cette domination, mais on ne peut pas sérieusement faire comme si elle n'existait pas. Le déni anti-américain est parfois aussi comique que l'admiration béate. Deux ivresses différentes, même gueule de bois intellectuelle.

Cette centralité produit un effet d'attraction très concret. Des étudiants veulent entrer dans les universités américaines. Des entrepreneurs rêvent de lever des fonds à San Francisco ou New York. Des artistes espèrent être reconnus par l'industrie culturelle américaine. Des chercheurs cherchent des postes dans ses laboratoires. Des migrants risquent leur vie pour atteindre son territoire. Des gouvernements veulent accéder à ses marchés, obtenir ses garanties militaires, attirer ses investissements, parler son langage économique. Même lorsque l'image des États-Unis se dégrade, leur capacité d'attraction demeure. Ce n'est pas seulement une affaire d'amour. C'est une affaire de gravité. Certains astres attirent même ceux qui les trouvent dangereux.

Mais cette fascination cohabite avec un rejet profond. Beaucoup voient dans les États-Unis une puissance arrogante, intrusive, donneuse de leçons, incapable d'appliquer à elle-même les principes qu'elle exige des autres. Le pays parle de démocratie, mais son histoire extérieure est marquée par des interventions, des soutiens à des régimes autoritaires, des sanctions à géométrie variable, des guerres justifiées par des récits moraux contestables. Il parle de droits humains, mais peine à garantir à tous ses citoyens un accès digne aux soins, à la sécurité, au logement ou à la justice. Il parle de liberté, mais exporte des plateformes qui captent les données, façonnent l'attention et normalisent la surveillance commerciale. L'écart entre la parole et la pratique nourrit une exaspération mondiale difficile à balayer d'un revers de drapeau.

Le rejet vient aussi de la saturation. L'Amérique est trop présente. Ses élections deviennent des feuilletons mondiaux. Ses débats culturels se diffusent partout. Ses polémiques raciales, sexuelles, religieuses, universitaires ou médiatiques sont importées, traduites, imitées, parfois plaquées sur des contextes qui n'ont pas la même histoire. Ses plateformes modifient les langues, les gestes, les attentes, les rythmes de l'attention. Ses normes de consommation s'infiltrant dans les villes, les centres commerciaux, les écrans, les imaginaires. Même les pays qui voudraient préserver leur singularité doivent composer avec cette présence. On finit par en vouloir à l'Amérique non seulement pour ce qu'elle fait, mais pour la place mentale qu'elle occupe.

Cette ambivalence est visible dans les élites mondiales. Beaucoup critiquent les excès américains tout en envoyant leurs enfants dans ses universités, en copiant ses modèles économiques, en citant ses consultants, en important ses méthodes de management, en rêvant de ses levées de fonds, en utilisant ses outils numériques, en cherchant sa validation culturelle. L'Amérique devient le miroir dans lequel les classes dirigeantes veulent encore se voir modernes. Elles peuvent dénoncer la brutalité sociale américaine en public, puis reproduire dans leurs propres pays la flexibilité du travail, la privatisation des services, le culte de l'entrepreneur, l'obsession de l'innovation, la mise en concurrence généralisée. L'hypocrisie, cette grande tradition internationale, porte ici un sweat à capuche et parle d'agilité.

Du côté des peuples, le rapport est plus contrasté encore. Pour certains, les États-Unis restent un horizon d'émigration, d'opportunité, de liberté religieuse, sexuelle, économique ou politique. Pour d'autres, ils incarnent la violence impériale, l'arrogance culturelle, l'injustice raciale, le capitalisme prédateur, la guerre permanente. Parfois, les deux perceptions coexistent chez les mêmes personnes. On peut rêver d'étudier à New York et dénoncer Washington. On peut aimer le hip-hop et détester les interventions militaires. On peut admirer la liberté d'expression américaine et être sidéré par ses armes en circulation. On peut vouloir travailler dans la tech américaine et craindre le pouvoir de ses plateformes. L'Amérique n'est pas un objet simple. Elle est une contradiction consommable.

La force du récit américain tient précisément à cette capacité d'absorber le rejet. La critique devient souvent une nouvelle couche du produit. Les films anti-guerre, les séries sur la corruption, les documentaires sur les scandales politiques, les romans sur l'effon-

drement social, les chansons de protestation, les mouvements contestataires, tout cela circule aussi dans l'écosystème culturel américain. Le pays vend même ses propres remises en cause. Il transforme sa noirceur en prestige critique. Il montre ses ruines avec une mise en scène souvent brillante. Là encore, la machine est redoutable : même quand elle laisse voir ses fissures, elle garde le contrôle d'une partie de l'éclairage.

Cette capacité ne signifie pas que tout serait manipulation. Elle tient aussi à la vitalité réelle de la société américaine. Les États-Unis produisent des oppositions internes puissantes, des enquêtes courageuses, des mouvements sociaux, des artistes lucides, des chercheurs critiques, des juristes combatifs, des citoyens capables d'attaquer les institutions au nom des principes mêmes que le pays proclame. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'Amérique reste fascinante. Elle abrite des forces de domination massives, mais aussi des forces de contestation extraordinaires. Elle génère la maladie et les anticorps. Le problème est que la maladie a souvent de meilleurs financements.

Le monde rejette aussi les États-Unis parce qu'ils servent de miroir désagréable. Beaucoup de sociétés préfèrent dénoncer les excès américains plutôt que reconnaître les versions locales des mêmes mécanismes. Surveillance numérique, polarisation médiatique, marchandisation de la santé, pouvoir des milliardaires, capture des institutions, obsession sécuritaire, dette privée, culte de la performance, brutalité envers les migrants, gentrification, effacement des pauvres : tout cela n'est pas uniquement américain. Les États-Unis l'ont poussé très loin, avec leur talent habituel pour transformer les tendances en modèle industriel. Mais ils ne sont pas seuls dans la pièce. Ils sont simplement sous le projecteur principal, et le projecteur révèle parfois aussi les ombres des spectateurs.

C'est pourquoi il est insuffisant de demander si l'Amérique est aimable ou détestable. La vraie question est : pourquoi reste-t-elle si centrale même lorsqu'elle déçoit ? La réponse tient à la combinaison rare de puissance matérielle et de puissance narrative. D'autres pays sont riches. D'autres sont anciens. D'autres sont brutaux. D'autres sont innovants. D'autres ont des cultures puissantes. Les États-Unis ont réussi à fusionner puissance militaire, capitalisme, industrie culturelle, technologie, universités, langue mondiale, marques et récit national dans un même système d'attraction. Ils ne dominent pas seulement par la force. Ils dominent aussi par la familiarité. On reconnaît leurs codes avant de connaître leurs lois.

Cette familiarité rend la rupture difficile. Même ceux qui souhaitent un monde post-américain peinent à imaginer par quoi remplacer l'infrastructure symbolique et technique existante. Les alternatives existent, bien sûr, mais aucune ne combine encore à la même échelle désir, outil, langue, marché, prestige et récit. La Chine inquiète plus qu'elle ne séduit culturellement à l'échelle mondiale. L'Europe régule davantage qu'elle ne fait rêver. La Russie vend surtout de la confrontation et de la nostalgie de puissance. Le Sud global propose des contestations, des contre-récits, des recompositions, mais reste fragmenté. Pendant ce temps, l'Amérique, même fatiguée, même contestée, même instable, continue de fournir les formats. Une puissance peut décliner et rester centrale. L'histoire adore ce genre de plaisanterie cruelle.

L'ambivalence mondiale envers les États-Unis n'est donc pas un accident. Elle est la conséquence directe de leur rôle dans le monde moderne. On attend plus d'eux parce qu'ils ont promis plus. On les critique davantage parce qu'ils parlent davantage au nom de principes universels. On les imite encore parce qu'ils ont rendu leurs formes désirables. On les rejette parce que leurs contradictions sont devenues trop visibles. Le rêve américain n'est plus intact, mais il n'est pas mort. Il s'est fissuré, commercialisé, numérisé, militarisé, endetté, mais il circule encore. Comme ces enseignes lumineuses à moitié cassées qui continuent de clignoter au-dessus d'un motel désert : on sait que quelque chose ne va pas, mais on regarde quand même.

Car un rêve aussi brillant ne flotte jamais dans le vide. Il repose sur des fondations. Et les fondations américaines ne sont pas faites uniquement de déclarations solennelles, de constitutions admirées, de pionniers courageux et de discours sur la liberté. Elles sont aussi faites de terres prises, de peuples effacés, de corps exploités, de mémoires réécrites et de violences transformées en mythes fondateurs. La colline lumineuse a une ombre. Le chapitre suivant commence là.